



TITLE:

# Petits morceaux de papier japonais (In memoriam Jo Yoshida) -- (Souvenirs)

AUTHOR(S):

MARX, William

---

CITATION:

MARX, William. Petits morceaux de papier japonais (In memoriam Jo Yoshida) --  
(Souvenirs). 仏文研究 2006, S: 492-497

ISSUE DATE:

2006-06-20

URL:

<https://doi.org/10.14989/138010>

RIGHT:

## Petits morceaux de papier japonais

« Les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables. »

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, I, I.

Vendredi 24 juin 2005. Le téléphone sonne. Une amie m'appelle du Japon pour m'annoncer que Jo vient de mourir. À 54 ans. Elle est au bord des larmes. Quelques rayons lumineux de cette fin d'après-midi réussissent à se faufiler à travers les persiennes et frappent les livres rangés dans la bibliothèque. Je me lève pour aller modifier l'orientation des stores vénitiens.

Le 4 mai, j'envoie un courriel à Jo pour lui demander de ses nouvelles et lui souhaiter un prompt rétablissement. J'attends la réponse, qui ne vient pas.

Le 24 avril, j'apprends que Jo est hospitalisé depuis le 6. Il ne va pas bien, me dit-on. Oh, ce n'est pas une question de vie ou de mort, mais il lui faudra bien deux ou trois mois pour se remettre complètement. Des douleurs intolérables l'ont frappé à partir de la fin mars, à cause d'un nouveau traitement qu'il suit pour son foie. C'est au début de la cure que les effets secondaires sont le plus pénibles, ont prévenu les médecins.

Le 23 janvier, je reçois ce message sur mon ordinateur : « Merci de ta belle carte de vœux. Ma famille et moi, nous allons bien. Rina, ma fille, a quinze ans et va entrer en avril au lycée Doshisha. Shôta, mon fils, huit ans, joue et travaille bien. Il est surtout bon nageur, ce que je ne suis point. J'ai, en dehors de mes reins, quelques complications qui me forceront bientôt à des traitements particuliers. La vie est difficile... Je traverse avec mes collègues la période infernale de l'année : dix mémoires de licence, quatre mémoires de maîtrise, trois

thèses de doctorat. Puis il y a une série de soutenances, de concours... Mais je ferai des efforts... J'espère que nous nous reverrons cette année aussi. On dit que G. visitera le Japon en automne. Tu viens aussi ? Bien à toi, Jo Yoshida. » Je ne sais pas encore que c'est le dernier message que j'aurai reçu de lui.

25 novembre 2004. De passage à Kyoto, j'ai rendez-vous à 15 heures avec Yoshida à la nouvelle cafétéria de l'université, où il m'attend en compagnie d'étudiants que je connais bien. Nous mangeons des glaces et buvons du thé. Je lui trouve l'air fatigué, même s'il plaisante toujours autant.

25 septembre. Yoshida donne une conférence érudite et astucieuse, comme à son habitude, sur « la jeune NRF et son refus d'*À la recherche du temps perdu* ». Puis l'un de ses étudiants propose un brillant exposé sur la notion de classicisme dans les textes critiques de Proust. Je parle en dernier. À la fin de la séance, et avant que nous n'allions dîner dans le beau restaurant situé au pied de la tour du campus, Yoshida m'emmène dans son bureau et me confie un exemplaire de ses travaux les plus récents. Cela fait une masse énorme, qui m'impressionne. De mon côté, je lui ai rapporté une boîte de gâteaux de l'*Imperial Hotel* de Kamikochi. Pendant le dîner, j'avoue mon faible pour le shintoïsme. Yoshida propose de faire un jour avec moi le pèlerinage au sanctuaire d'Izumo, où les dieux vont se retirer une fois par an. Nous réfléchissons aux trains qu'il faudrait prendre pour ce voyage. C'est un long trajet.

16 septembre. Aussitôt débarqué de l'avion, je vais retrouver Yoshida à l'université, puis nous déjeunons. Pendant mes quatre années d'absence, le campus s'est modernisé et a embelli de façon considérable.

Juillet. En prévision de mon séjour à Kyoto, un ami me propose d'organiser une petite excursion dans les Alpes japonaises. Je demande à Yoshida s'il est convenable de m'absenter de Kyoto pendant ces quelques jours. Il me dit de ne pas m'inquiéter et m'exhorte même plusieurs fois à faire ce voyage. À ma place, assure-t-il, il en ferait tout autant.

Une histoire racontée par Yoshida. Il s'agit d'un cocktail réunissant des

universitaires, en France. Nul ne le connaît, on ne fait pas attention à lui. Puis quelqu'un vient à le présenter comme l'un des éditeurs de Proust dans la Bibliothèque de la Pléiade. Et voilà qu'on lui parle, on le flatte, on l'invite. Il se met à exister tout d'un coup, en devenant l'une des personnalités les plus intéressantes de la soirée. Yoshida me dit en riant que, si cela avait été possible, il aurait bien aimé placer ce mot de *Pléiade* quelque part sur sa carte de visite.

Je dîne avec Yoshida, de passage à Paris, dans une pizzeria du Quartier latin. Quelques étudiants sont là, aussi. Il me parle de son projet, que j'encourage, de publier en français un recueil de ses articles. Il est aussi question de l'exposition sur Marie de Régnier, que nous avons vue tous les deux à la bibliothèque de l'Arsenal (l'exposition, non pas Marie, quoique son fantôme doive encore rôder entre deux rayonnages). Nous rions sans méchanceté des manies des universitaires français en visite au Japon.

Autre passage à Paris. Nous prenons un verre avec une amie dans un café de la place d'Italie. Yoshida a pris un logement dans ce quartier. En ce début de juillet, il fait si froid que les manteaux et les écharpes sont de retour. Surpris par ce rafraîchissement soudain, les touristes ont dévalisé les derniers stocks d'hiver des grands magasins. Ce soir-là, nous allons dans un restaurant chinois du voisinage, qui n'en manque pas.

Encore un autre passage de Yoshida. Cette fois, nous allons dîner avec des étudiants dans un restaurant tunisien, près de Saint-Séverin. Nous sommes assis à une table ronde. Quelques plats de couscous sont apportés. Puis chacun se sert.

Une autre fois, nous nous trouvons attablés dans un bistrot en face de l'École des beaux-arts, avec de nombreux étudiants ou anciens étudiants de Kyoto. C'est la première fois que je retrouve Yoshida à Paris après mes deux années au Japon. Ou bien c'est pendant ces années-là, lors d'un de mes retours au bercail, je ne sais plus. En tout cas, c'est la seule occasion où je mange français avec Yoshida en France.

Chaque fois que Yoshida vient en France, il doit réserver l'hôpital en même temps que l'hôtel, pour ses dialyses, qui l'occupent trois après-midis par semaine. Idem à Cerisy, alors que l'hôpital le plus proche se trouve à quelques dizaines de kilomètres du château. Mais Yoshida ne peut pas se permettre de rater le colloque Proust. On ne comprendrait pas.

Septembre 1999. Nous célébrons mon départ de Kyoto autour d'un buffet proposé par le restaurant justement nommé de la rue Mikage : *Lever son verre*. Yoshida promet de me revoir lors de son prochain passage à Paris.

Le 16 août, à l'invitation pressante de Yoshida, j'assiste à la fête d'Obon à Kyoto, et je ne le regrette pas. Du haut d'une terrasse, je vois s'embraser successivement les immenses caractères dessinés sur les collines autour de la ville. C'est le moment que choisissent les âmes des morts pour regagner leur royaume, après leur visite aux vivants.

Un dimanche d'avril, Yoshida organise un *hanami* : tout le département de langue et de littérature françaises part pique-niquer sous les cerisiers en fleurs, dans un parc jouxtant la rivière Kamo. Les étudiants jouent avec les enfants du maître.

Souvent, après son séminaire, il m'invite à prendre un *bentô* dans la salle du département, avec les étudiants. À cette époque, aucun bâtiment ne vient obstruer la vue magnifique sur la plaine de Kyoto et le mont Yoshida.

Pendant la coupe du monde de football, qui a lieu en France, M. et Mme Yoshida m'invitent chez eux à regarder un match. Les étudiants sont là, aussi. Nous buvons de la bière, comme dans un café français ordinaire. Mais la bière est japonaise et nous portons socquettes et pantoufles. Je ne sais plus de quelles équipes il s'agit. France ou Japon, sans doute. Ni qui l'a emporté.

À plusieurs reprises, M. Yoshida évoque devant moi par laconiques allusions, mais en riant, le passé mystérieux de la maison que j'habite, rue Mikage : l'un de mes lointains prédécesseurs s'y serait suicidé, et l'on y croiserait encore son

fantôme. Je me demande encore s'il y a du vrai dans cette histoire. De toute façon, la maison est rasée, maintenant.

Pendant que j'écris ces lignes, mon ordinateur passe subitement en caractères japonais. Je m'en étonne.

Il arrive à M. Yoshida de me donner à relire un article en français. Je n'ai pas grand-chose à faire. C'est moins un travail qu'une occasion de plaisir et de découverte. Une fois, pour une présentation orale, je suggère de modifier le temps de quelques verbes. Mais il me dit ne pas trop vouloir parler au passé simple.

Cette année-là, M. Yoshida choisit de traiter dans son séminaire les figurations littéraires de la maladie. Il ne cache à personne que ce sujet lui importe tout particulièrement. L'année précédente, c'était la danse.

Seul d'une ville où tout le monde se déplace à bicyclette, M. Yoshida ne sait pas faire de vélo, à ma grande surprise. Nous en plaisantons.

Le professeur Yoshida me raconte l'effervescence politique des années 1960 et 1970 à l'université de Kyoto, quand il y était étudiant et qu'il militait dans des groupuscules gauchistes. À l'époque, il portait les cheveux longs. Je le regarde, et je me dis que, décidément, il lui en est resté quelque chose, mais je ne sais pas quoi, au juste.

En septembre 1997, je découvre que la vie du département de langue et de littérature françaises de l'université de Kyoto est rythmée par les dialyses du professeur Yoshida, qui est obligé de s'absenter trois après-midis par semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi, pour aller à l'hôpital. Depuis l'administration jusqu'aux étudiants, tout le monde est au courant, et les activités s'organisent en conséquence. Par exemple, jamais aucun conférencier n'est invité à parler ces jours-là. Les après-midis sans le professeur Yoshida, le département plonge dans une sorte de sommeil, qui se ressent jusque dans la salle commune, tout d'un coup beaucoup plus silencieuse.

Le premier juillet 1997, j'ai rendez-vous à 17 heures 30 au bar d'un hôtel de la rue du faubourg Saint-Honoré. Sur une banquette, deux Japonais sont en train de discuter. Je me présente. Le visage du plus âgé s'éclaire d'un large sourire. C'est ma première rencontre avec le professeur Yoshida, célèbre proustien de l'université de Kyoto, dont on m'a déjà tant parlé.

William MARX

*Université Paris VIII*

*Institut universitaire de France*